

1

Prémices

Comme une bande de pillards affamés, les vents d'automne, venus du nord, déferlèrent sur les plaines et les déserts de Judée, vers la troisième heure après que le soleil eut atteint son zénith. Dans leur furie sans bornes, ils soulevèrent les vieux sables couleur de rouille, d'ocre, de cuivre, de rouge déchu. Ils les portèrent à hauteur d'homme, puis de géant, puis de colline et bientôt de montagne. Le ciel s'obscurcit et prit la couleur du sang. L'air devint irrespirable, les dents crissèrent. Mais, alourdis par le sable, incapables de soutenir leur prétention à régner sur la terre, ils retombèrent sur eux-mêmes et formèrent des tourbillons féroces, incarnations de la méchanceté primordiale. Ils dansèrent sur eux-mêmes, comme s'ils étaient conscients de leur inanité, sifflant de rage.

Le phénomène avait été si soudain que Jacob, qui gardait les troupeaux à distance de Beer Shèba,

se trouva prisonnier de ces hordes furieuses. Il était trop loin de la ville ; il ne pouvait ramener ses troupeaux, il ne pouvait fuir, il ne voyait plus rien. Il suffoqua dans ce déchaînement, semblant destiné à anéantir toute vie sur terre. Il trembla pour les bêtes.

La colère lui vint après la frayeur. Un esprit mauvais habitait ce déchaînement, il s'était déguisé en tempête de sable. Mais non, c'était un esprit odieux qui n'était pas de ce monde et qui se vengeait d'une frustration mystérieuse, peut-être celle de n'être pas humain.

Une colonne de poussière tourbillonnante tenta d'abattre Jacob. Il s'arc-bouta sur ses jambes et, la bouche pleine de sable, aveuglé, enterré vivant et debout, il résista, il cracha, il battit violemment des bras pour la détruire. Ainsi minée à sa base, elle s'effondra, s'éparpilla, tenta de se reconstituer dans son énergie maléfique, puis se dispersa enfin. Il tenta de l'injurier : il était aphone.

Il resta debout, dans cette folie de puissance vouée à la destruction. Soudain, il s'avisa qu'un poids s'était pris dans ses cheveux. Il l'en démêla. C'était un oiseau, tout chaud. Il le garda dans ses mains. L'oiseau frémit. Peut-être un moineau.

Combien de temps dura cette tempête ? Il n'eût su le dire. Couvert d'une croûte de poussière, il titubait parfois sous la force des assauts. Mais, enfin, les démons se retirèrent. Jacob ouvrit les yeux et se secoua. Le pays de Gerar, le monde étaient rouges. Il courut vers les bêtes, les bœufs, les vaches, les moutons, les chèvres, rouges elles aussi, aplaties contre terre, respirant à peine. Étaient-elles

vivantes? Il les tâta une à une, certaines mal en point, mais toutes encore capables de se remettre sur pied. Le chien enfin se leva, flageolant sur ses pattes, et tenta d'aboyer, mais seuls quelques sons rauques sortirent de sa gueule.

Non, c'était après lui, Jacob, que ces démons en avaient eu. C'était lui qu'ils avaient voulu terrasser.

Qui étaient-ils? Que voulaient-ils?

Il toussa, cracha un faux sang râpeux, salive rougie par la poussière, et des malédictions.

Il avait quinze ans lors de cet incident météorologique. C'était sa première rencontre avec les puissances de l'univers. Il en retira le sentiment indélébile qu'elles étaient des énergies bestiales régies par des divinités malveillantes. Des divinités sans bonté, donc sans âme.

Il ramena le moineau à Beer Shèba, le lava, lui donna de l'eau, et à la fin l'oiseau se ranima, essaya ses ailes et s'envola, emportant avec lui les bénédictions de son sauveteur.

La seule fois qu'il en parla à son père, Isaac, celui-ci l'interrompit pour déclarer que toutes les puissances de l'univers étaient soumises au Très-Haut et qu'une créature ne se rebellait pas contre le Créateur. Elle se soumettait, c'est tout.

Jacob n'en parla plus.

Ce qui ne signifiait pas qu'il s'était rendu à l'esprit de soumission.

2

Un souper odieux

Par un prodige mirobolant, le paysage se changea en bronze et en cuivre, parsemé çà et là de paillettes d'or accrochées, au caprice du brasier céleste, sur les crêtes de l'enceinte de Beer Shèba, sur des rochers et même des cailloux de rien du tout. On crut entendre des trompettes d'airain. Munificence de grand orgueilleux, doublé d'un mystificateur : le soleil ne daignait se coucher que dans ce rutilant décor. Quand il était parti, l'or était rempoché et tout redevenait comme avant : de la pierre brune que la nuit frottait de suie. Les humains, misérables mortels qui ne savaient produire que de misérables petits feux, n'avaient qu'à s'en contenter.

Et les humains de Beer Shèba s'en contentaient donc, comme les autres.

Beer Shèba, le puits de Shèba : une double enceinte de pierre protégeant deux cents familles

groupées depuis deux générations, avec leurs esclaves et leurs serviteurs, sous des tentes plus ou moins adroitement adossées à des murs. C'était là que les gens d'Isaac avaient enfin trouvé un puits que les Cananéens ne pouvaient leur disputer. La tribu s'y était donc arrêtée, Isaac avec les enfants de la deuxième épouse de son père, Quetoura : Zimrân, Yoqshân, Medan, Madian, Yishbak et Shouah. Esaü et Jacob étaient nés à Beer Shèba.

Jacob siffla le chien, un grand dadais efflanqué et grisâtre, qui n'attendait que ce signal ; il s'élança en aboyant vers les moutons et les chèvres qui resquillaient la dernière touffe d'herbe avant le retour à l'étable, et puis les rabattit sur le chemin montant aux murailles. À l'occasion, il gratifia les traînants, surtout les boucs et les béliers, de quelques coups de dents à la cheville en guise de semonce. De son côté, Jacob, lui, alla prendre les deux bœufs par la longe pour les ramener aussi ; les vaches suivirent, comme d'habitude.

Alors retentirent au loin des appels de trompe, le *chophar*, solennels et glorieux.

Jacob chercha du regard l'origine de cette triomphale clameur. Une colonne d'une vingtaine d'hommes avançait dans la poussière dorée, venant du sud. Jacob plissa des yeux et discerna le butin arraché au désert. Une gazelle, des chevreaux sauvages et plus encore. Esaü revenait de la chasse. Un sourire imperceptible et une moue de renard, la joue creusée et la langue roulant contre les dents, se peignirent sur le visage de Jacob.

Le *chophar*, vraiment ! Pour qui se prenait-il ?

Le cortège allant plus vite que le troupeau, les deux frères se retrouvèrent à la porte de l'enceinte.

Il fallut convenir que, le visage écarlate auréolé de sa crinière et de sa barbe naissante, toutes deux rousses, flamboyant dans le soleil, son poitrail nu gonflé d'assurance et moutonnant d'une toison dorée, l'arc dans la main gauche et le carquois de cuir lui battant la fesse, Esaü avait fière allure.

« Laisse-nous passer, berger! », ordonna-t-il d'un ton nuancé de commisération.

L'un de ses compagnons donna un autre coup de trompe.

Jacob, l'œil narquois, regarda les orteils velus du Nimrod, rabattit les bêtes sur le côté, et les chasseurs entrèrent sur la grande place de Beer Shèba, où la population accourait. Jacob conduisit les bêtes à l'étable, près du réservoir, et referma les portes. À trois cents pas, il vit son père Isaac arriver à la tête de la maisonnée, les bras tendus, le visage illuminé de fierté. Père et fils s'étreignirent. Puis Esaü présenta le butin : une gazelle donc, trois chevreaux sauvages, des chapelets de grouses et de perdrix...

Isaac rayonnait : le gibier, c'était son régal. La viande d'élevage lui paraissait fade ; il la comparait aux faveurs de la servante, bien moins sapides que celles de la vierge sauvage.

Les femmes roucoulaient. Les enfants écarquillaient les yeux devant Esaü, triomphal, les hommes s'émerveillaient de la bombance prochaine. Ah, cet Esaü, quel gaillard!

Personne ou presque ne prêtait attention à Jacob. Seule exception, sa mère, Rebecca. Comme tout le

monde, elle fit bonne figure aux chasseurs, mais elle entraîna Jacob sous la tente familiale et lui tendit un petit sac de dattes :

« Le repas ne sera pas prêt avant la nuit, et tu dois avoir faim », dit-elle.

Il l'embrassa sur la joue. Elle sourit.

*

Ils étaient nés dix-sept ans auparavant, après une longue période de stérilité de Rebecca, l'Araméenne. Isaac assurait que c'était sur ses instantes prières que le Très-Haut avait enfin accordé la fécondité à son épouse. Des femmes d'expérience assuraient cependant que c'était grâce à elles : voyant Rebecca stérile et notant qu'elle consommait souvent de la rue¹ pour se donner des forces, elles lui avaient conseillé d'y renoncer. Et, peu après, Rebecca avait mis les bouchées doubles : elle avait accouché de jumeaux.

Le premier à sortir de son ventre avait alarmé la sage-femme, car son corps était couvert d'une toison cotonneuse. Le second semblait vouloir agripper le talon de son frère ; aussi Isaac, radieux et porté à la plaisanterie, lui avait-il donné le nom de *Ya'aquoub*, le « talonnard ».

Si, de foi de sage-femme, personne, le temps passant, ne doutait qu'ils fussent nés à quelques moments de distance, on n'eût jamais cru toute-

1. *Ruta graveolens*, plante que les Hébreux, comme d'autres peuples antiques méditerranéens, consommaient comme stimulant, mais qui, sans doute à leur insu, était un abortif.

fois qu'ils étaient frères et encore moins jumeaux. Esaü, désormais tenu pour l'aîné, était roux, Jacob, châtain foncé. Le premier était charpenté, coléreux et velu, le cadet était mince, patient et glabre. Pour couronner le tout, Isaac préférait Esaü, dans lequel il reconnaissait le héros qu'il disait avoir été dans sa jeunesse. Rebecca – ce n'était un secret pour personne – préférait Jacob, doux et fin, qui l'aidait souvent aux travaux domestiques, battant les paillasses et les tentes pour en chasser la poussière crissante du désert ou plumant la volaille.

Ils étaient tous deux cependant les fils de l'homme que son père, Abraham, avait failli sacrifier au Très-Haut.

Un épisode fameux que celui-là, gravé dans toutes les mémoires de Beer Shèba, que le père avait gravement raconté jadis, tard dans la nuit, quand ses fils avaient atteint leur septième année.

« J'ai été sauvé par la volonté du Très-Haut, qui m'a consenti la vie pour que je Le serve, avait dit Isaac. Il a voulu, dans Son omnipotence, Sa sagesse et Sa bonté, que je vous engendre, afin que vous soyez Ses serviteurs comme je l'ai été et que vos enfants à venir et les enfants de vos enfants Le servent dans les siècles à venir. Sa mansuétude a mis fin chez nous à la coutume de sacrifier le premier-né au Seigneur. »

L'enfant Jacob avait écouté, épouvanté, non, horrifié, le récit du sacrifice suspendu par la main de l'ange. Il ne pouvait s'empêcher de se poser des questions. Et si le Très-Haut n'avait pas annulé ce sacrifice, le cou d'Isaac aurait-il été tranché,

comme celui d'un chevreau? Et si le Très-Haut n'avait pris Sa décision que plus tard, le cou d'Esäü aurait-il été tranché? Et s'il était, lui, Jacob, sorti avant Esäü du ventre de sa mère, Isaac lui aurait-il tranché le cou?

Esäü, lui, était resté impassible. Et, quand Jacob lui avait plus tard confié sa révolusion, l'autre avait ricané et l'avait traité de femmelette.

« Les Cananéens sacrifient couramment leurs premiers-nés, avait-il rétorqué crânement. Heureusement que tu n'es qu'un cadet! »

C'était depuis cette nuit-là, se remémora Jacob, en se versant lentement de l'eau sur la tête et le corps, qu'il avait renoncé à partager ses émotions avec son frère. Heureusement, Rebecca avait mieux consolé son cadet :

« C'est fini, tout ça, n'y pense plus. Sois un serviteur du Très-Haut comme nous le sommes tous. Il est notre Dieu protecteur. »

Elle lui avait caressé la tête en souriant et l'avait renvoyé jouer.

Mais l'effroi avait brutalement ressurgi lors d'un voyage chez les Cananéens, à Gaza. La tribu s'y rendait une fois par an pour leur acheter des épices et des perles bleues. Les portes du grand temple de la ville étaient ouvertes et il y avait affluence. Jacob et Esäü y avaient glissé un œil et avaient été saisis par une statue massive et grimaçante qui dominait un autel.

Du sang avait séché sur la pierre.

De part et d'autre de l'autel, deux têtes coupées étaient fichées sur des piques. Une fille. Un garçon.

Jacob avait retenu un cri et s'était réfugié, tremblant, dans les bras de Rebecca. Elle avait deviné la cause de son émotion. Elle n'avait rien dit, mais, une fois de plus, lui avait caressé la tête.

Qu'étaient donc les dieux? Le Très-Haut était-il aussi laid que le dieu des Cananéens?

Mais à qui eût-il osé poser pareilles questions?

Il se sécha du plat de la main; la brise fit le reste. Il se rhabilla et grignota des dattes en revenant vers la grande tente. Là, Rebecca l'informa que, selon le désir de son époux, la gazelle serait consommée le lendemain, afin de laisser sa viande s'attendrir; ce soir, on ne mangerait qu'un des chevreaux.

Trois des perdrix seraient réservées à un sacrifice le lendemain.

« Fais-nous cuire du blé, veux-tu? dit-elle. Mais, auparavant, passe-le au tamis, il m'a semblé y voir des charançons. »

Dehors, les bras ensanglantés, l'esclave nabatéen écorchait la bête après lui avoir tranché la tête et les pattes, et s'apprêtait à la vider. Jacob alla prélever dans la réserve du gros et du petit bois, se munit des supports et de la tringle de broche, puis se disposa à bâtir le feu sur la petite place entre les tentes, où l'on se réunissait pour le repas du soir.

Il trouva là Esäü avec ses compagnons et quelques anciens, assis en rond. Le rouquin racontait un épisode de la chasse: un chacal avait tenté de s'emparer de l'un des chevreaux, mais il avait fui sous les pierres.

« On l'a laissé filer, sa peau ne vaut vraiment rien », ajouta un des chasseurs.

Esäü poursuivit ses histoires cynégétiques sans prêter attention à son frère. Jacob planta les supports de broche dans les trous ordinaires, les consolida et jeta dessus la tringle de broche assez bruyamment pour interrompre le chasseur, qui lui lança un regard agacé. Mais Jacob n'en eut cure ; il quitta le cercle sans paraître s'intéresser aux exploits d'Esäü, qu'il soupçonnait d'être enjolivés. Il retourna vers la grande tente, tira l'un des sacs de blé de l'appentis aux réserves, se munit du tamis et d'un grand pot de terre, à demi plein d'eau. Il versa du blé dans le tamis, un tissu de chanvre aux mailles espacées tendu sur un cerceau en grosse écorce d'arbre, et l'examina ; en effet, il vit deux ou trois charançons. Il commença alors à faire danser les grains, d'un mouvement qui lui rappela les hanches des danseuses cananéennes. Que secouaient-elles, elles ? Leur pudeur ?

Les charançons tombaient sur le sol. Le ciel vira à l'indigo, le pot fut rempli, Jacob retourna le pendre à l'un des crochets sur la broche et entreprit d'allumer le feu. Les tonitruants éclats de rire d'Esäü retentissaient dans le crépuscule, suivis de ceux des gens qui l'écoutaient. Un vrai boute-en-train que ce garçon ! Un coup de silex. Un autre. Encore un et l'étincelle enflamma enfin l'étope de queue de mouton, bien grasseuse. Jacob la jeta sur le petit bois et, du bout de sa sandale, la poussa dans les rameaux secs. Le feu commença à crépiter. Justement, l'esclave arrivait avec le chevreau, farci de raisins secs et de feuilles de laurier. Jacob l'aida à l'embrocher et retourna auprès de Rebecca.

Quand il quitta le cercle, Esaü parlait de bêtes sauvages.

*

Ce fut pour Jacob un repas presque ordinaire ; il mit sa patience à l'épreuve. Comme c'était le cas depuis tant d'années. Isaac, grand amateur de viande, mangea une outarde presque entière et fit largement honneur au chevreau, sans parler du blé cuit par les soins de Jacob, de la salade amère à l'huile, des petits pains au lait dont il raffolait, du fromage, des olives... Esaü suivit l'exemple de son père, et les autres hommes du clan se contentèrent du reste ; quelques bouchées de grouse et de perdrix, une ou deux tranches du chevreau. Aussi ne mangeait-on pas de viande tous les jours à Beer Shèba ; Esaü et ses compagnons étaient les meilleurs pourvoyeurs du hameau. Une jarre de bière et une autre de vin furent vidées.

Jacob avait l'appétit modéré. De surcroît, les rots et les pets nocturnes des gros mangeurs lui répugnaient, ainsi que les ronflements des grands buveurs. Une cuisse et une aile de perdrix, une lichette de chevreau, un petit bol de blé et un peu de salade le rassasièrent.

« Mais mange donc ! lui lança Esaü, la bouche luisante de graisse et l'œil étincelant. Mange donc, que tu deviennes un chasseur et un guerrier comme moi, un homme ! »

Quelques gloussements des flatteurs suivirent l'invitation.

C'était le comportement que Jacob endurait depuis des années. Isaac le tolérait : un peu d'émulation entre les frères ne ferait de mal à personne ; Jacob y gagnerait de la rudesse ; ce n'était pas avec de la douceur qu'on forgeait les héritiers d'Abraham. Comme à l'ordinaire, Jacob répondit par un sourire placide.

« Deux chasseurs seraient de trop, Esaü, dit-il. Profite de ton honneur.

— Mais je m'éreinte à te nourrir, damoiseau ! Je vais braver les fauves pour te rapporter de la viande ! Remercie-moi donc en mangeant ! insista l'autre, lançant à son frère une cuisse de grouse.

— Je t'ai remercié en aidant à cuire le produit de ta chasse, Esaü », répondit Jacob en lui renvoyant la cuisse de volatile dans le giron.

Le geste enflamma Esaü, déjà enivré de vin et de lui-même.

« Qu'est-ce que ça signifie, damoiseau ? Que tu n'aimes pas ma viande ?

— Assez, Esaü, ordonna Isaac.

— Mais ne vois-tu pas, père ? Il me nargue ! Il me nargue de son sourire d'asexué !

— Mais non, intervinrent les autres, désireux de digérer leur repas sans esclandre, Jacob t'aime comme le frère qu'il est. Il est toujours souriant, voilà tout. »

Les éclats de voix alarmèrent les femmes du clan, qui se rapprochèrent du cercle. Devinant qu'il perdait l'avantage, Esaü ravala sa colère.

« Raconte-nous plutôt ta rencontre avec les deux ours », dit un convive.

On resservit du vin. Esaü se lança dans un nouveau récit.

L'esclave apporta des dattes et des figues.
Jacob souriait toujours.

*

L'incident n'était pas le premier du genre. Il s'ajoutait à une longue série d'humiliations et d'avaries dans lesquelles Jacob avait inévitablement été le souffre-douleur d'Esaü. Mais les expériences ne sont pas comme des gobelets qu'on aligne sur une étagère; chacune modifie les précédentes et en accuse le sens; elle aiguise aussi les tactiques subtiles par lesquelles on apprend à les éviter. Jacob avait ainsi compris que la faiblesse de son frère résidait dans sa force physique même. Telle est la malédiction des bravaches, des fiers-à-bras, des fanfarons et autres mirliflores; leur donnant la certitude de la toute-puissance, leur force les pousse à l'imprudence. Chaque victoire d'Esaü le rendait donc plus sot et plus vulnérable.

Jacob se délecta une fois supplémentaire de son observation.

À coup sûr, l'occasion se présenterait où l'invincible Esaü trébucherait dans les filets tendus par son frère. C'est une morale éternelle que ni les individus ni les peuples ne veulent jamais entendre. Le pire ennemi des puissants est justement leur sentiment de puissance, et le meilleur allié des faibles est la patience.

À moins, évidemment, que les faibles ne s'imaginent être les plus forts, ce qui ramène au début

de ce raisonnement. Mais Jacob était simplement patient. Il observait du coin de l'œil les gesticulations d'Esäü racontant son combat avec deux plantigrades, devant l'auditoire émerveillé.